



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 17, n° 3, Avril-mai 2016
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.9755>

Le remède est dans le mal

Pierre-Élie Pichot



Alexander Roose, *La Curiosité de Montaigne*, « *Regardez dans vous, reconnoissez vous, tenez vous à vous* », Paris : Honoré Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 2015, 192 p., EAN 9782745327413.



Pour citer cet article

Pierre-Élie Pichot, « Le remède est dans le mal », Acta fabula, vol. 17, n° 3, Essais critiques, Avril-mai 2016, URL : <https://www.fabula.org/revue/document9755.php>, article mis en ligne le 04 Avril 2016, consulté le 26 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.9755

Le remède est dans le mal

Pierre-Élie Pichot

L'ambition d'Alexander Roose n'est pas d'établir une monographie organisée ou exhaustive sur la curiosité en tant que notion philosophique dans *Les Essais*. Il se borne, dans un ouvrage concis, à apporter des commentaires et des mises en perspective à propos de l'usage par Montaigne de sa propre curiosité. À ce titre, A. Roose propose de très nombreux rapprochements avec les démarches d'autres humanistes, naturalistes ou philosophes, conduits à faire montre de curiosité scientifique : ici Thomas More, là Bonaventure des Périers. Les pages 125 à 135 sont consacrées à une comparaison suivie des *Essais* de Montaigne et de l'autobiographique *De Vita propria* de Jérôme Cardan, dans leurs rapports à Platon, à Sénèque, à Plutarque surtout. La curiosité *de* Montaigne, et non *dans* Montaigne, donc : il s'agit moins dans cet ouvrage d'établir une monographie thématique que d'esquisser un usage montaignien de la curiosité, un portrait de Montaigne curieux. C'est à travers une anecdote farcesque, et non par les sentences moralistes sur la curiosité, qu'A. Roose aborde le problème dans les *Essais* : l'anecdote de

la garse Milesienne qui, voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste et tenir tousjours les yeux eslevez contremont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit proueu à celles qui estoient à ses pieds. (II, 12, p. 9)

Le faux pas de Thalès, et le sourire de Montaigne, vont dans le sens d'une condamnation de la « curiosité », au sens du premier xvi^e siècle, le sens que lui donnait *La Nef des folz* au chapitre « De la curiosité » : le vice qui pousse à connaître ce qui ne nous concerne pas. Mais quoique les dictionnaires étymologiques attribuent à l'adjectif « curieux », jusqu'au xvii^e siècle, le sens latin de *curiosus*, « soucieux » (voire « indiscret »)¹, A. Roose fait le pari, à notre avis légitime, que la « curiosité » chez Montaigne, dès les premières éditions des *Essais*, est plus riche en

¹ « Jusqu'au xvii^e siècle, le sens de l'adjectif [curieux] est en rapport avec celui de *cura* en latin ; il qualifie la personne qui s'occupe avec soin de quelque chose, qui s'en soucie, s'en occupe, d'où une expression classique comme avec un soin curieux, scrupuleux. Cependant, dès le xv^e siècle (1538), il caractérise la personne soucieuse de voir, de savoir [...]. Conjointement à curiosité, il revêt en ce sens une valeur morale négative, sur laquelle insistent les moralistes du xvii^e siècle. Tant comme adjectif que comme nom (1594), il est sémantiquement proche d'indiscret et suppose une motivation d'intérêt personnel ou d'orgueil. » Entrée « Curiosité », *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris : Le Robert, DL 2011.

paradoxes, « traversée des inhibitions de l'Antiquité et des tressaillements de la Modernité » (p. 10).

Néanmoins, et en cela consiste à notre avis le principal défaut de l'ouvrage, l'absence d'un travail de définition de ce qu'étudie A. Roose à travers le terme de « curiosité » ne permet pas de saisir clairement les glissements de sens qu'il voudrait mettre en avant. Les deux premiers chapitres, par exemple, rattachent à la notion de curiosité l'attrait pour le monstrueux, sur la seule foi d'une définition de Saint Augustin dans *Les Confessions* (X, 35, définition citée p. 32), qui ne fait pourtant plus autorité parmi les lexicologues. Ce défaut de définition est parfois pallié par des périphrases explicatives, mais conduit aussi à l'anachronisme, lorsqu'A. Roose étudie la « curiosité scientifique » (l'expression, pourtant inconnue de Montaigne, apparaît dès la p. 36). La curiosité avait pourtant déjà fait l'objet d'une très importante élaboration théorique dans la critique seiziémiste², parce qu'elle s'inscrit dans des conflits de valeurs fondamentaux.

Se soigner d'un « mal naturel³ », la curiosité

Être au fait des tentatives critiques pour cerner la notion de curiosité permettra au lecteur de mieux profiter des analyses d'A. Roose. Comme l'indiquent Françoise Charpentier, Jean Céard et Gisèle Mathieu-Castellani dans le préliminaire à l'ouvrage *La Curiosité à la Renaissance*, en termes lexicologiques, le sens le plus représentatif de « curiosité » serait « activité mentale, avec toutes ses implications et ramifications (vers la controverse philosophique, vers la recherche scientifique) » ; mais dans les faits, son énoncé est « rarement neutre » au xvi^e siècle⁴. Il suppose soit une condamnation (c'est le plus fréquent), soit un éloge paradoxal tel qu'on en trouve dans *Les Observations de quelques singularitez* de Pierre Belon, soit encore un *distinguo* entre *pia* et *impia curiositas*, comme chez Érasme.

Le caractère péjoratif du substantif *curiosité* constitue une longue tradition littéraire que Montaigne n'ignore pas. André Labhardt en a fait la généalogie, remontant d'une part au procès de Socrate, accusé de « zèle excessif à l'étude » de ce qui est

² La curiosité au xvii^e siècle a donné nombre d'ouvrages collectifs, dont le point de départ est donné par les recherches de Jean Céard sur les prodiges et les merveilles de nature : *La Curiosité à la Renaissance*, actes réunis par Jean Céard avec la collaboration de G. Boccazzi, F. Charpentier, Cl.-G. Dubois, *et alii*, Paris : C.D.U. et SEDES réunis, 1986. Par la suite, *Curiosité et Libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, sous la direction de Nicole Jacques-Chaquin et Sophie Houdard, Fontenay/Saint-Cloud : ENS Editions, 1998, proposait une approche large et transdisciplinaire. *Le Théâtre de la curiosité (xvie-xviii^e siècle). Actes du Colloque international du 8 mars 2007*, Centre de Recherche V.-L. Saulnier, Paris : PUPS, coll. « Cahiers Saulnier », 2008, étudiait la curiosité comme « dispositif » littéraire sur le modèle des cabinets de curiosité. Citons également Pierre Martin et Dominique Moncond'huy, *Curiosité et cabinets de curiosités*, responsables scientifiques Anne Bonnefoy, Jean Céard, Pierre Martin *et alii*, Neuilly/Atlande : Édition Michèle Mirroir, 2004, paru entre temps.

³ **L'expression donne son titre au premier chapitre.**

⁴ *La Curiosité à la Renaissance*, *op. cit.*, p. 9.

sous la terre et dans le ciel (*périérgadzétai zêtôn*, Apol. 19b), et d'autre part au traité *De la curiosité* de Plutarque, condamnant la *polypragmosynè* comme « défaut qui n'est exempt d'envie, ni de méchanceté » (515^D)⁵.

Comme le montre A. Roose, Montaigne ne méconnaît, ni même ne combat, la condamnation traditionnelle de la curiosité : « La gloire et la curiosité sont les deux fléaux de nostre âme », ce précepte se trouve dès la première mouture des *Essais* (I, 27, cité p. 10). Il définit ailleurs la curiosité comme « cette passion avide et gourmande de nouvelles » (II, 4, cité p. 23). Mais c'est particulièrement dans le traité de Plutarque qu'A. Roose voit une clef pour comprendre la curiosité pour les monstres et les prodiges, emblématique de toute la Renaissance. Le raisonnement est convaincant, et constitue heureusement un fil d'Ariane de l'ouvrage. Plutarque ne s'arrête pas à condamner la curiosité, ce sentiment qui pousse à connaître ce qui est nouveau et ce qui est laid ; il en propose trois remèdes : l'étude de soi, de la nature et de l'Histoire. Trois remèdes que le lecteur d'A. Roose trouvera à l'œuvre dans *Les Essais*, devenu livre thérapeutique pour se guérir du mal de la curiosité. L'étude de soi en particulier permet de contenir un de ses effets les plus pervers : l'esprit curieux se « jette desreiglé » comme un « cheval eschappé » sur tout ce qui l'entoure (p. 26). « Le refus de la dispersion est le point de départ et l'objectif permanent des *Essais* » (p. 27).

Lorsque Montaigne répertorie les « chimères et monstres fantasques » qui ont retenu la curiosité d'auteurs antiques et modernes, il s'agit donc pour lui d'étudier sa propre curiosité et de la brider par des discours réflexifs. A. Roose démontre que l'accumulation de curiosités doit aboutir à remettre en question l'émerveillement devant les miracles de la nature et de l'histoire humaine, en démontrant, par une succession d'exemples, que les miracles sont quotidiens. Au risque aussi d'une « inquiétante étrangeté du quotidien » : « l'étrange n'est plus à l'étranger et l'extraordinaire participe de l'ordinaire » (p. 43).

Pourquoi trouver du nouveau

Une part importante de l'ouvrage traite du dialogue entre *Les Essais* et les récits de voyages qui abordent le nouveau monde et ses particularités. Ici encore, le lien entre ces lectures et la notion de curiosité aurait pu être étayé. On aurait pu

⁵ André Labhardt, « *Curiositas* : notes sur l'histoire d'un mot et d'une notion », *Museum Helveticum*, vol. 17, Zürich : Schwabe, 1960 [En ligne : <http://retro.seals.ch/digbib/view?rid=mhl-001:1960:17::281>, consulté le 25/01/16]. Dès le premier livre de *L'imitation de Jésus Christ*, on mesure combien cette dévalorisation de la curiosité est vivace encore à la fin de l'époque médiévale : « À quoi servent ces disputes subtiles sur des choses cachées et obscures, qu'au jugement de Dieu on ne vous reprochera point d'avoir ignorées ? C'est une grande folie de négliger ce qui est utile et nécessaire pour s'appliquer au contraire curieusement à ce qui nuit. »

rappeler que la critique a souvent rapproché voyages et curiosité dans les ouvrages de la Renaissance, faisant du premier la métaphore du second⁶. *La Curiosité de Montaigne* préfère s'appuyer sur des études de sciences sociales, qui tiennent ce lien pour acquis, plutôt que sur des études littéraires, qui l'interrogent. Carlo Ginzburg, Natalie Zemon Davis, Hannah Arendt sont mobilisés pour éclairer la crise paradigmatique des grandes découvertes, dont Frank Lestringant ou Frédéric Tinguely⁷ auraient peut-être mieux permis d'aborder la dimension textuelle.

Le parti-pris transdisciplinaire nous a cependant paru quelquefois éclairant. A. Roose a trouvé dans les travaux de Carlo Ginzburg sur la Renaissance une mise en relief de cette recherche de l'étrangeté (ou estrangement) du quotidien. À la page 55, il résume l'étude de Ginzburg, *Le Fromage et les Vers. L'Univers d'un meunier du XVI^e siècle*⁸, qui s'intéressait aux effets de la lecture des récits de voyage sur un meunier contemporain de Montaigne, Menocchio, avouant à l'Inquisition que la description de cultures et d'*habitus* très différents du sien l'avaient amené à un certain relativisme religieux. Le rapprochement du *mea culpa* de ce meunier avec bien des chapitres des *Essais*, où la lecture des récits de voyage venus du Nouveau Monde se fait sentir, permet de comprendre en quoi le scepticisme de Montaigne est plus subtil et finalement plus humble. Là encore, A. Roose nous convainc lorsqu'il rapproche la démarche de Montaigne et les conseils de Plutarque pour se défaire de la curiosité. Montaigne tente de dépasser la diversité merveilleuse des peuples du nouveau monde par les traits communs de l'humanité : « le récit sur ces peuplades permet de pallier le vertige de la variation et de la diversité en dévoilant l'homme dans sa quintessence, dans sa naïve et pure nudité. » (p. 68-69).

Au sujet de la curiosité pour le Nouveau Monde, la méthode comparatiste d'A. Roose, qui parfois semble s'éloigner beaucoup des *Essais* pour en rapporter peu d'éclaircissements⁹, nous semble intéressante et justifiée. *Les Essais* sont en effet la chambre d'enregistrement d'un changement d'attitude des cosmographes depuis les années 1570. Montaigne écrit à une époque où « l'engouement collectif pour les monstres diminue » (p. 83)¹⁰. André Thevet, qui, en 1558, rapporte toutes les légendes héritées de la géographie ancienne au point d'inventer un type d'amazone encore non répertorié (*Singularitez de la France antartique*), donne ces femmes farouches et d'autres mythes pour une « belle fable » et « chose vaine » en

⁶ C'est la démarche de Gaudenzio Boccazzi dans « La curiosité du voyageur au XVII^e siècle, ou l'art d'apprendre et de se parfaire par les voyages », in *La Curiosité à la Renaissance*, op. cit., p. 49-64.

⁷ Frédéric Tinguely est absent de la bibliographie d'Alexander Roose malgré sa récente publication, *Le Voyageur aux mille tours. Les ruses de l'écriture du monde à la Renaissance*, Paris : Honoré Champion, 2014.

⁸ Paris : Aubier, 1980, chapitres 20-22.

⁹ Ou aucun ; c'est sur López de Gómara, et non sur Montaigne, que se conclut le second chapitre.

¹⁰ La réapparition surnaturelle de Martin Guerre (1548-1560), étudiée par Natalie Zemon Davis et citée par Alexander Roose est déjà d'un autre temps (*The Return of Martin Guerre*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1983).

1575 (p. 71). Montaigne aussi cherche à humilier sa curiosité comme une « chose vaine », mais par la méthode inverse, en démontrant que la nature est pleine de prodiges : « là où Montaigne intègre les monstres à la nature, Thevet les considère dans leur différence, et leur a-normalité » (p. 72).

La bête & le curieux

Dans les dernières pages de son ouvrage, A. Roose rejoint avec profit les « *animal studies*¹¹ », le courant critique qui prend acte de « la fin de l'exception humaine » (Jean-Marie Schaeffer), pour trouver chez Montaigne un observateur curieux du monde animal, dont les remarques esquissent une remise en cause de la hiérarchie aristotélicienne entre les espèces (p. 140). Dans *Les Essais*, les exemples animaliers sont souvent extraits de Plutarque, et servent de points de repère pour comprendre et apprécier la propre humanité de l'écrivain. Montaigne compare ainsi, comme Pic de la Mirandole, les hommes avec des « Chaméléons », toujours changeants, mais il va plus loin dans la précision naturaliste. Pour la zoologie de la Renaissance, le caméléon est un animal quasi mythique dont les Anciens rapportent qu'il ne se nourrit que de vent. Montaigne rapproche ce « vent » de la vanité qui fait enfler les hommes curieux.

Il nous a donc semblé concluant de voir dans la curiosité un élément indispensable pour définir l'humanité et l'animalité. Mieux vaut se nourrir de vent, comme le caméléon, qu'accumuler un savoir inane, comme le plus savant des hommes : Montaigne se montre à la fois en deçà et au delà du plaidoyer de Pythagore dans *Les Métamorphoses*. Pythagore voulait une « égalité » entre hommes et bêtes, mais Montaigne voit surtout une supériorité des bêtes dans tous les domaines, parce qu'elles sont exemptes de curiosité. Les bêtes ne s'attachent qu'à ce qui les concerne : « Si l'homme se démarque de l'animal, ce n'est pas par le rire, puisque Lactance nous apprend que les bêtes en sont capables (II, 12, 458A), mais bien par le vice de la curiosité (II, 12, 498A) » (p. 159). Pythagore en tirait des conclusions éthiques radicales, mais Montaigne s'accommode de devoir aux bêtes une simple « benignité ».

¹¹ Un panorama des *animal studies* dans l'aire culturelle francophone sera dressé cette année par le congrès international « Les relations entre homme et animal dans les cultures, littératures, et médias francophones », à Sarrebruck (Allemagne), du 28/09 au 01/10/2016. En attendant, Anne Simon a présenté une synthèse de ce courant critique dans « Les études littéraires françaises et la question de l'animalité (xxe-xxie siècles) : bilan et perspective en zoopoétique » [http://www.epistemocritique.org/spip.php?article332#_ftnref32 28/01/16].

Alexander Roose le rappelle en conclusion, la curiosité est d'emblée discréditée dans son ambition de permettre une nouvelle connaissance du monde : Montaigne reste sceptique et dans une posture d'humilité face aux mystères de la Création (p. 167-168). « Cela ne signifie pas qu'il faille jeter l'éponge. Le sceptique suspend son jugement, mais ne renonce pas à la *libido sciendi* » (p. 169). La curiosité, que Starobinski avait définie en 1999 comme l'émotion critique fondamentale¹², est à la fois un mal et son remède (comme l'a maintenant démontré *La Curiosité de Montaigne*) ; c'est aussi l'aiguillon par lequel Montaigne mène son lecteur à ses conclusions déroutantes et nuancées (comme seule la lecture de Montaigne peut en donner la preuve).

¹² Dans un ouvrage qui m'avait fait connaître mes premiers plaisirs critiques, *L'œil vivant : Corneille, Racine, La Bruyère, Rousseau, Stendhal*, Paris : Gallimard, coll. « Tel », 1999.

PLAN

- Se soigner d'un « mal naturel3 », la curiosité
- Pourquoi trouver du nouveau
- La bête & le curieux

AUTEUR

Pierre-Élie Pichot

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : pierreelie.pichot@ens-lyon.fr